

Saunders, *Un Parfum de Fleurs*, mis en scène au théâtre La Bruyère par Georges Vitaly : pourquoi avoir monté ce pâle et confus exercice d'un jeune auteur dont nous connaissions jusqu'ici deux excellentes pièces, et pourquoi cette distribution boulevardière et, pour quelques rôles, proprement consternante? A l'inverse, je n'ai guère envie d'accabler André Barsacq à propos d'*Opéra pour un Tyran*<sup>1</sup>, première pièce d'Henry-François Rey : il y a trop peu de metteurs en scène qui aient le goût de la prospection pour que je ne porte pas à son crédit cette aventure, pour manquée qu'elle soit; la vérité, c'est que personne ne peut s'improviser auteur de théâtre, aujourd'hui moins qu'hier, quand cet art est en pleine mutation. Cette pièce, où Henry-François Rey a voulu esquisser la fable de la dictature, est trop inférieure à l'ambition qui l'a inspirée pour convaincre qui que ce soit : on n'éclaire pas l'histoire en la simplifiant jusqu'à la caricature, et c'est se moquer du monde que d'expliquer Staline par une névrose du pouvoir solitaire et par une sorte de sadisme enfantin. L'excellente mise en scène d'André Barsacq, qui a multiplié les trouvailles visuelles pour animer un texte trop littéraire, et le beau décor d'André Acquart n'ont pu rien y changer : la partie était perdue d'avance.

Seule, la dernière pièce d'Aimé Césaire<sup>2</sup> est venue rompre le ronron automnal, avec un éclat tout relatif. On est loin de retrouver dans *Une Saison au Congo* l'admirable poète des *Cahiers pour un Retour au Pays Natal* ou le puissant dramaturge de *La Tragédie du Roi Christophe*. Voulant raconter la vie et la mort de Patrice Lumumba, Césaire a hésité entre le pamphlet, la pièce-document, le fragment épique et le lyrisme virulent qui lui est familier : il a fini par mettre en bande dessinée le destin du héros noir, sans rien nous apprendre de neuf à son sujet (et je ne serais pas surpris qu'il y eût beaucoup à dire en ce domaine). Il y a certes de beaux et forts moments dans cette *Saison au Congo*. Et, certes, ce n'est pas pour un public européen qu'Aimé Césaire a conçu son œuvre : on n'ignore pas que son ambition est, au contraire, de jeter les bases d'un théâtre de la négritude, fait pour le continent noir. Mais, alors, sa pièce

1. A l'Atelier.  
2. Au T.E.P.

est trop européenne dans son traitement et dans sa structure : plus exotique qu'immergée dans la réalité de l'Afrique, plus généreuse que violente, elle cherche trop à expliquer, sans que son didactisme jette un jour nouveau sur l'histoire. Jean-Marie Serreau a fait ce qu'il a pu pour transformer la *Saison* en spectacle total, mais, c'était presque inévitable, son intervention est restée extérieure : il a mieux réussi dans la seconde partie, où Césaire a resserré sa chronique, mais ses comédiens (tous noirs ou antillais) sont encore trop gauches et l'œuvre est trop flottante pour qu'il ait pu nous donner ce qu'après *Le Roi Christophe*, nous étions en droit d'attendre. Reste que, dans le tunnel de cet octobre, cette création est à peu près la seule lueur qu'on ait pu saisir sur une scène de Paris.

ROBERT ABIRACHED